

LE DIEU COOK N'EST PAS MORT

relevons, par exemple, celle-ci : « *quelques-uns se mettaient à chanter, tantôt séparément, tantôt en chœur. À l'instar du chant guerrier, ce champ était très harmonieux, sans toutefois qu'il me soit donné d'en transcrire la mélodie* ». Il s'intéresse aussi aux langues et prend même soin de noter, sur la côte nord-ouest américaine du Pacifique, des mots relatifs au don des Indiens *Nuu-chah-multh*, dénommés Nootka par Cook, mots qui renvoient sans doute, en l'occurrence, au potlatch, échange compétitif théorisé par Marcel Mauss dans son fameux *Essai sur le don*.

La question des rapports entre don et vol est centrale dans le texte de Zimmermann : les Océaniens procèdent à des échanges cérémoniels très impressionnants et élaborés mais, notamment, montent dans les vaisseaux de la perfide Albion et s'y emparent de tout ce qui leur tombe sous la main, à la grande colère du capitaine. Cook fait tout, parfois au mépris de ses principes humanistes, pour récupérer les biens dérobés. En insistant sur la cupidité partagée des insulaires et des navigateurs, Zimmermann, sans le savoir, maltraite au passage l'opposition devenue canonique en anthropologie entre l'idéologie du don paisible et celle agressive de ce que Marx appelait « *l'intérêt tout nu* ». Mais le don n'est pas un long fleuve tranquille exempt de calcul ; et le brutal accaparement des biens d'autrui n'est pas plus exempt de sa propre symbolique.

Ce livre est en outre riche de remarques relatives aux techniques de tressage, tissage, sculpture, observations que seule peut faire une personne sachant ce que travailler de ses mains veut dire. Et dans sa volonté, insatisfaite le plus souvent, de savoir ce qu'il en est des pratiques religieuses locales, Zimmermann ne se fait-il pas l'écho des inquiétudes théologiques du [siècle des Lumières](#) ?

Heinrich Zimmermann cherche dans l'autre ses propres certitudes et expériences ; et les indigènes font de même en distinguant d'emblée les chefs anglais des simples marins, les analogies de couleurs (le rouge et le blanc) et donc d'emblèmes entre les chapeaux des gradés britanniques et les coiffes des nobles hawaïens, en se disputant enfin la dépouille mortelle de Cook pour, comme les hommes du capitaine, en faire des reliques sacralisables.

Ces jeux de miroir concernent toute la rencontre entre un homme du Bade-Wurtemberg et des habitants du Pacifique. Les attaches et identifications de Heinrich Zimmermann d'une part et celles des indigènes d'autre part dressent en creux les portraits respectifs et fragmentaires des civilisations allemande et océanienne. Les deux entités ne communiquent que dans le malentendu. « Malentendu productif » qui permet aux Hawaïens de donner sens à l'événement : le surgissement du capitaine Cook à Hawaï en plein rituel ; les insulaires lui firent les honneurs dus à un roi-dieu appelé Lono. Zimmermann confirme : « *Ils firent un dieu du Capitaine Cook sur l'île de O-waihi et érigèrent une effigie en son honneur. Ils l'appelèrent "O-runano te tuti", O-runa signifiant dieu et tuti Cook* ». Mais Sahlins traduit cette phrase par « *Cook est en effet Lono* ». Quoi qu'il en soit, en trouvant une place à Cook dans la cérémonie en cours, les Hawaïens rabattent la structure sur la conjoncture, comme si rien ne pouvait perturber l'ordre établi. Malentendu qui conforte aussi les Anglais dans leur conviction qu'ils sont décidément d'essence supérieure.

Cette belle mécanique symbolique a été analysée avec rigueur et finesse par Marshall Sahlins, documents d'archives à l'appui. Mais, pour autant, la question demeure : les Hawaïens ont-ils vraiment pris Cook pour un dieu ? L'idée agace les études postcoloniales et, plus sérieusement, nous renvoie à la critique des sources qui l'ont rendue crédible.

Isabelle Merle synthétise en fin d'ouvrage ce dossier toujours brûlant parce qu'il souligne les incertitudes pragmatistes : mais que font-ils donc là et pourquoi ? Ne faut-il pas supposer, comme des étudiants hawaïens de 1830, « *une flexibilité des catégories culturelles lorsqu'elles se heurtent à des contradictions empiriques* » ? En regard de ces hésitations, les déterminations essentialistes rigides (les Polynésiens pensent ainsi en toute circonstance parce que c'est leur « culture ») séduisent toujours les anthropologues. Il faut donc revenir aux textes et aux débats afin de retracer la généalogie de ces options et de comprendre pourquoi des Hawaïens ont pensé que le défunt Cook était toujours vivant et pourquoi certains anthropologues les croient encore. Décidément, le livre de Zimmermann mérite le détour.

Hideux dans leur apothéose

Faire une histoire de la connerie semble une tâche sisyphéenne. On ne peut avoir que des aperçus. Mais ceux que donne la plaisante Histoire universelle de la connerie sont instructifs, même si l'ouvrage pêche par éclectisme. La philosophie devrait être vaccinée contre la connerie. Le récit par Serge Cospérec de la guerre des programmes qui a fait rage depuis plus de trente ans suggère qu'elle n'est pas à l'abri du virus.

par Pascal Engel

Jean-François Marmion (dir.)
Histoire universelle de la connerie
 Sciences humaines, 490 p., 18 €

Serge Cospérec
La guerre des programmes (1975-2020)
L'enseignement de la philosophie,
une réforme impossible ?
 Préface de Jacques Bouveresse
 Lambert-Lucas, 272 p., 24 €

Dans la foulée du succès de son premier recueil chez le même éditeur (*Psychologie de la connerie*, 2018), Jean-François Marmion a composé un volume jumeau, dont le titre rappelle l'*Histoire universelle de l'infamie* de Borges. C'est, comme on pouvait s'y attendre, un festival, qui va de la connerie chez les Grecs et les pharaons au Moyen Âge, en Inde, au temps des Lumières, mais aussi avec des articles sur le racisme, le sexisme, la mondialisation, et nombre d'autres sujets allant de la question des déchets au transhumanisme et à la biologie évolutionniste. Il y a quantité d'articles intelligents (c'est le moins qu'on puisse attendre), amusants, originaux, éclairants, des anecdotes à foison. Dans les cas tragiques de l'histoire, comme le montre Marc Ferro dans un superbe article sur l'aveuglement au XX^e siècle, la connerie atteint des sommets : ses conséquences sont la mort de millions d'individus. On s'attardera moins sur l'interview du psychologue [Steven Pinker](#) qui, interrogé sur la question de savoir si la sélection naturelle sélectionne les cons, nous dit que les animaux sont des cons « *selon nos standards* ». Sans doute nous prennent-ils pour des bêtes selon les leurs.

Il est dommage que les auteurs de cette histoire tragicomique ne fassent pas de tentative pour dé-

finir la connerie, et se contentent d'un catalogue. C'est un grand défaut de notre époque, que nous ne soyons plus capables de la définir, et obligés de la confiner à l'insulte ou à la confession (« quel con ! », « quel con je fais ! »). Paul Veyne nous dit que la connerie est ce que les classiques appelaient la sottise. Mais il est loin d'être évident que la *stultitia* soit notre connerie, et que la connerie et la bêtise (que les auteurs de ce volume confondent souvent) soient identiques. Les siècles passés ont fait l'effort d'en déterminer les espèces, selon qu'elle venait d'un défaut d'intelligence, d'une incapacité morale ou d'une vanité sociale, et selon qu'elle était plus ou moins brute ou fine [1]. La littérature, comme les chansons de Brassens, est pleine de taxinomies des cons, même si le terme n'est apparu que tard. Il y a une tradition littéraire de l'*examinatio stupiditatis*, qui passait par l'épigramme, la satire, le roman, la poésie, le libelle. Pourquoi a-t-elle disparu ? Pourquoi ne fait-on plus d'épigrammes sur nos enflures médiatiques ?

La plupart des auteurs de ce livre traitent la connerie comme une simple figure de l'erreur ou de l'irrationalité. C'est un grand appauvrissement. On ne voit plus dans la connerie le manque d'esprit, comme les classiques, ni une figure du mal et de l'infini, comme chez les romantiques, ni même un produit de l'homme moyen, comme Musil. On n'y voit plus que la gaffe, celle de Gaston du même nom, celle de Bill Clinton quand il se laisse aller dans son bureau ovale, celle des espions du Rainbow Warrior qui ratent leur mission, des tontons qui flinguent mal, etc. Au moins Trump a-t-il gravé la Connerie dans le marbre volatil de Twitter. Le con n'est pas juste un idiot ou un crétin. On est con parce qu'on le veut bien. Cela fait de notre Héros l'objet d'une évaluation morale, au même titre que l'intelligent. Et les évaluations diffèrent selon les cas : Homais est bien plus coupable que Bouvard et Pécuchet.